



NOVECENTO: PIANISTE

PRESENTATION: Voici l'histoire de Novecento, racontée par Tim Tooney son ami trompettiste, celle d'un enfant trouvé, abandonné dans un carton sur le piano des premières classes du paquebot « le Virginian » en 1900. Adopté par l'équipage, il grandit dans la salle des machines, entre l'Europe et l'Amérique. Son pays, c'est l'océan. Son refuge, c'est le piano. Il joue comme personne, ragtime, blues, et devient le plus grand des pianistes. Jamais descendu à terre, sa réputation le rend célèbre et un autre pianiste de génie décide de le provoquer en duel « musical », afin d'établir qui est vraiment le plus grand...

EXTRAIT DU MONOLOGUE “NOVECENTO: PIANISTE”

TEXTE THÉÂTRAL ECRIT PAR ALESSANDRO BARICCO, POUR SON AMIS
COMEDIEN EUGENIO ALLEGRI.

TRADUCTION FRANÇAISE. EDITION FOLIO.

“Ça arrivait toujours à un moment ou à un autre, il y en avait un qui levait la tête... et qui la voyait. C'est difficile à expliquer. Je veux dire... on y était plus d'un millier, sur ce bateau, entre les rupins en voyage, et les émigrants, et d'autres gens bizarres, et nous... Et pourtant, il y en avait toujours un, un seul sur tous ceux-là, un seul qui, le premier... la voyait. Un qui était peut-être là en train de manger, ou de se promener, simplement, sur le pont...ou de remonter son pantalon... il levait la tête un instant, il jetait un coup d'oeil sur l'Océan... et il la voyait. Alors il s'immobilisait, là, sur place, et son coeur battait à en exploser, et chaque fois, je le jure, il se tournait vers nous, vers le bateau, vers tous les autres, et il criait (adagio et lentissimo): l'Amérique. Et puis il restait là, sans bouger, comme s'il devait rentrer dans la photo, avec la tête du type qui se l'est fabriquée tout seul, l'Amérique.

Celui qui est le premier à voir l'Amérique. Sur chaque bateau il y en a un. Et il ne faut pas croire que c'est le hasard, non, ni même une question de bonne vue, c'est le destin ça. Ces type-là, depuis toujours, dans leur vie, ils avaient cet instant-là d'écrit ...”

“Un jour, j'ai demandé à Novecento à quoi diable il pensait quand il jouait, et ce qu'il regardait, les yeux toujours droit devant lui, où il s'en allait, finalement, dans sa tête, pendant que ses mains se promenaient toutes seules sur les touches. Et il m'a répondu : «Aujourd'hui je suis allé dans un pays très beau, les femmes avaient des cheveux parfumés, il y avait de la lumière partout et c'était plein de tigres. »

Il voyageait, quoi.

Et chaque fois il allait dans un endroit différent : en plein centre de Londres, dans un train au milieu de la campagne, sur une montagne si haute que la neige t'arrivait à la taille, ou dans la plus grande église du monde, à compter les colonnes et regarder les crucifix bien en face. Il voyageait. Le plus difficile à comprendre, c'était comment il pouvait savoir à quoi ça ressemblait, une église, et la neige, et les tigres et... je veux dire, il n'en était jamais descendu, de ce bateau, pas une seule fois, c'était pas une blague, c'était absolument vrai. Jamais descendu, pas une fois. Et toutes ces choses-là, pourtant, c'était comme s'il les avait vues. Novecento, tu lui disais « Une fois j'ai été à Paris », et il te demandait si tu avais vu les jardins de machin-truc, ou si tu avais dîné à tel endroit, il savait tout, il te disait : « Ce que j'aime, là-bas, c'est attendre le coucher du soleil en me baladant sur le Pont-Neuf, et quand les péniches passent, m'arrêter et les regarder d'en haut, et leur faire un signe de la main.

— Mais tu y es déjà allé, à Paris, Novecento ?

— Non.

— Alors...

— C'est-à-dire... si.

— Comment ça, si ?

— Paris. »

“Il l'était vraiment, le plus grand. Nous, on jouait de la musique, lui c'était autre chose. Lui, il jouait ? quelque chose qui n'existait pas avant que lui ne se mette à jouer, okay ? Quelque chose qui n'existait nulle part. Et quand il quittait son piano, ça n'existait plus ? Ça n'était plus là, définitivement.”

“Il avait du génie pour ça, il faut le dire. Il savait écouter. Et il savait lire. Les gens. Les signes que les gens emportent avec eux : les endroits, les bruits, les odeurs, leur terre, leur histoire... écrite sur eux, du début à la fin. Et lui, il lisait, et, avec un soin infini, il cataloguait, il répertoriait, il classait.... Chaque jour, il ajoutait un petit quelque chose à cette carte immense qui se dessinait dans sa tête, une

immense carte, la carte du monde, du monde tout entier, d'un bout jusqu'à l'autre. Et ensuite il voyageait dessus, comme un dieu, pendant que ses doigts se promenaient sur les touches en caressant les courbes d'un ragtime."

"Moi j'y suis né sur ce bateau. Et le monde y passait, mais par deux mille personnes à la fois. Et des désirs, il y en avait aussi, mais pas plus que tu pouvais tenir entre la proue et la poupe. Tu jouais ton bonheur, sur un clavier qui n'était pas infini. La terre, c'est un bateau qui n'est pas pour moi. C'est un trop long voyage. Une femme trop belle. Un parfum trop fort. Une musique que je ne sais pas jouer."

"Tu ne pouvais pas dire qu'il était fou. Mais ce n'était pas si simple. Quand un type te raconte avec une précision absolue quelle odeur il y a sur Bertham Street, l'été, quand la pluie vient juste de s'arrêter, tu ne peux pas te dire qu'il est fou pour la seule et stupide raison qu'il n'est jamais allé sur Bertham Street. Lui, dans les yeux de quelqu'un, dans les paroles de quelqu'un, cet air-là, l'air de Bertham Street, il l'avait respiré, vraiment. À sa manière : mais vraiment. Le monde, il ne l'avait peut-être jamais vu. Mais ça faisait vingt-sept ans que le monde y passait, sur ce bateau : et ça faisait vingt-sept ans que Novecento, sur ce bateau, le guettait. Et lui volait son âme. Il avait du génie, ça il faut le dire."

"À présent, personne n'est obligé de le croire, et pour être exact, je n'y croirais pas moi-même si on me le racontait, mais la vérité vraie c'est que ce piano commença à glisser, sur le parquet de la salle de bal, et nous derrière lui, avec Novecento qui jouait, sans détacher son regard des touches, il avait l'air ailleurs, et le piano suivait les vagues, il s'en allait d'un côté, revenait de l'autre, puis tournait sur lui-même, et filait droit sur les baies vitrées, puis, à un cheveu de la vitre, il s'arrêtait et recommençait à glisser doucement dans l'autre sens, je veux dire, c'était comme si l'Océan le berçait, et nous avec, moi j'y comprenais rien, et Novecento, lui, il jouait, il continuait à jouer, et c'était clair que ce piano, il se contentait pas de jouer dessus mais qu'il le conduisait, vous comprenez ?, avec les touches, avec les notes, je sais pas avec quoi, mais il le conduisait où il voulait, ce

piano, c'était absurde mais n'empêche. Et pendant qu'on voltigeait entre les tables, en frôlant les lampadaires et les fauteuils, j'ai compris, à ce moment-là, que ce qu'on faisait, ce qu'on était en train de faire, c'était danser avec l'Océan, nous et lui, des danseurs fous, et parfaits, emportés dans une valse lente, sur le parquet doré de la nuit. Oh yes."

"Croyez-moi, des bateaux comme celui-là, vous n'en trouverez pas d'autres : peut-être, en cherchant pendant des années, pourriez-vous retrouver un capitaine claustrophobe, un pilote aveugle, un radio qui bégaye, un docteur au nom imprononçable, tous réunis sur le même navire, et pas de cuisines. Peut-être. Mais ce qui ne vous arrivera plus jamais, ça vous pouvez en jurer, c'est d'être assis là, le cul posé sur dix centimètres de fauteuil au-dessus de plusieurs centaines de mètres cubes d'eau, en plein milieu de l'Océan, avec ce miracle devant vos yeux, cette merveille dans vos oreilles, ce rythme dans vos pieds et, dans votre cœur, le sound de l'unique, de l'inimitable, de l'immensément grand atlantic jazz band !! !! "

On jouait parce que l'Océan est grand, et qu'il fait peur, on jouait pour que les gens ne sentent pas le temps passer, et qu'ils oublient où ils étaient, et qui ils étaient. On jouait pour les faire danser, parce que si tu dances tu ne meurs pas, et tu te sens Dieu.